

De retour à la maison, on se raconte – si peu – nos journées. On n’a pas la place dans nos têtes que pour entendre les mots des autres.

La prison, c’est un petit cambriolage intérieur. Il se répète, jour après jour. Avant de passer au salon à bavarder benoîtement devant un café fumant ; il faut d’abord faire place nette des débris de vase, redresser les tables, remettre les chaises sur leurs pieds, raccrocher les tentures à demi arrachées. Ça nous prend des heures. Des heures pendant lesquelles on a besoin de ne plus rien entendre que pour récupérer. Faire le vide jusqu’au lendemain. Puis le jour suivant se passe et tout est à nouveau à recommencer.

Papa : toi et moi, nous communiquons tant. Il n’y a pas un jour qui passe sans que nous n’échangions des idées, que nous ne nous racontions des bêtises pour faire rire. On est capables de se parler pendant des heures. Et puis, Paris et son RER. Une constatation : cela va faire 24 heures qu’on a quitté l’Afrique. Et c’est la première fois depuis le moment du départ qu’on a parlé 10 minutes de suite. Pour le rire, il nous faudra encore un peu à attendre.

## Pourquoi ?

**Toi**, parce que tu vois des dizaines de patients en une matinée : de la petite chirurgie à la dermatologie, des MST aux mycoses, de la gynécologie à la pédiatrie. Maux et patients envahissent ta salle de consultation en un flux continu. Il n’y a que les barreaux aux fenêtres qui les empêchent de s’infiltrer par là. Et tu n’as pas de trop de tes 6 assistants que pour régulariser ce trafic, prendre la tension, dispenser les médicaments, panser et désinfecter les plaies.

**Moi**, parce qu’après avoir lu leurs lettres, je les convoque. 10, 12, 15 : cela dépend des jours. Je les reçois, l’un après l’autre.

Je les fais asseoir.

Je leur serre la main.

Je les écoute.

Je leur souris.

Au fil des jours, je me rends compte qu’ils viennent surtout pour cela : un sourire, une oreille. Quand je leur dis mon impuissance à les aider individuellement ils inclinent la tête avec pudeur, me remercient et me saluent par un : « *oui, je comprends très bien* ». Ils me demandent parfois aussi comment *eux* peuvent m’aider. Ma réponse est invariable : en m’écrivant, en me soumettant des projets pour améliorer votre condition, pour penser *l’après*. C’est si rare qu’ensuite ils ne reviennent pas pour me soumettre leur point de vue, pour me donner des conseils ou, plus simplement, pour me souhaiter bonne chance. Leurs idées sont créatives, folles parfois, mais souvent bonnes. Mon cœur se serre de ne pas avoir assez de moyens que pour pouvoir réaliser la plupart.

Ils me demandent si ils pourront encore venir me saluer avant mon départ. Au début, j’étais aussi surprise que touchée par cette réaction. Je n’étais pas préparée à une telle gratitude, à ce soutien constant qu’ils m’offrent. C’est en leur posant directement la question que j’ai fini par comprendre. L’étonnement de départ a cédé le pas à une gratitude, à une tendresse qui ne cessent de croître depuis.

En les écoutant et *en entendant* leur détresse, je leur rends une dignité que la détention leur ôte. Le simple fait de les faire asseoir, de leur serrer la main. Vouvoyer les plus âgés. Et je leur donne un but : ils se redécouvrent utiles. Ils prennent conscience qu’ils peuvent contribuer à quelque chose. Ils réapprennent à se regarder les uns les autres comme des alliés potentiels, à penser ce qui pourrait faire du bien à leurs compagnons de galère.

Non, je ne les idéalise pas ni ne prétends avoir inventé quoi que ce soit.

Non, je ne fais pas du prosélytisme.

Mais je refuse purement et systématiquement leurs idées dès qu’elles ne font pas du bien à l’ensemble. Ils seront contraints et forcés de vivre pour une durée - souvent imprécisée - avec ceux qui les entourent. Et si nous pouvions ne serait-ce que leur apprendre à se *regarder* quand nos moyens ne nous permettent pas de faire plus, ce serait déjà tant !